

THE CONCEPT OF IMMORTALITY BETWEEN RELIGION AND LITERATURE

LE CONCEPT DE *L'IMMORTALITE* ENTRE LA RELIGION ET LA LITERATURE

CONCEPUL DE NEMURIRE ÎNTRE RELIGIE SI LITERATURĂ

CRISTINA TAMAȘ

Université « Ovidius » de Constantza
cristina_tamas@yahoo.com

Florentina NICOLAE

Université « Ovidius » de Constantza
florentinanicolae.ovidius@gmail.com

Abstract

In this article we intend to analyze the concept of immortality, linked to the fear of death, as it is approached in Romanian and French literature and religion. Immortality is expressed in various ways and it is assumed in acknowledgment to the legacy left behind after one's existence for the future generations, like the "lampada" of the Latin poet Lucretius. Although we tried to make a foray into some of the world religions, regarding the concept of immortality, our research is quite limited in view of the history of religions, because it was directed especially to the Christian paradigm. Yet the journey through various religions has enabled us to distinguish between the two directions of thought on the concept of Death over the centuries: on the one hand there are those who believe that life on earth is only a preliminary stage preparing the transition to the other world that is eternal and on the other hand, there are those for whom immortality is possible only on Earth, when we manage to fool Death, to conquer it.

Résumé

Dans cet article, nous avons l'intention d'examiner le concept de « l'immortalité » en rapport avec celui de la peur de mort, tel qu'il a été abordé dans la religion ainsi que dans la littérature roumaine et française. L'immortalité sur la Terre trouve des manières d'expression diverses et résulte de ce que chacun laisse comme témoignage de son existence, telles les « torches » (Lampada) du poète latin Lucrèce, pour les générations futures. Bien que nous fassions une incursion sur le concept de l'immortalité dans certaines religions du monde, notre recherche est limitée, en termes d'histoire des religions, étant donné qu'elle vise surtout le paradigme chrétien. Nous avons mis en évidence deux directions de pensée concernant le concept de la « Mort » au cours des siècles: d'une part, la vie terrestre est conçue comme une étape préliminaire qui prépare le passage à un autre monde, qui est éternel, et d'autre part, l'immortalité n'est possible que sur la Terre parce que seulement ici la Mort peut être dupée et même vaincue.

Rezumat

În acest articol ne propunem să cercetăm conceptul de nemurire, legat de cel de frică de moarte, așa cum a fost abordat în religie, precum și în literaturile română și franceză. Nemurirea pe Pământ este exprimată în multe feluri și este dată de ceea ce lasă fiecare ca mărturie a existenței sale, precum „făcliile” (lampada) poetului latin Lucretius, pentru generațiile viitoare. Deși facem un excurs în câteva religii ale lumii privind conceptul de nemurire, cercetarea noastră este limitată, din perspectiva istoriei religiilor, deoarece are în vedere îndeosebi paradigma creștină. Am

evidențiat două direcții de gândire în ceea ce privește conceptul de Moarte de-a lungul secolelor: de o parte viața terestră este concepută drept o etapă preliminară, care pregătește trecerea în altă lume, care este veșnică, iar de cealaltă parte nemurirea nu este posibilă decât pe Pământ, deoarece doar aici Moartea poate fi păcălită și chiar înfrântă.

Key-words: *immortality, resurrection, youth, vision on the world, love.*

Mots-clefs: *immortalité, résurrection, vision du monde, jeunesse, amour.*

Cuvinte-cheie: *nemurire, înviere, viziune asupra lumii, tinerețe, dragoste.*

L'existence humaine est guidée en permanence par l'esprit de contradiction et, de toutes les contradictions possibles, la plus forte est celle entre la vie et la mort. C'est quelque chose qui suppose des exercices intellectuels de haut degré et où interviennent le destin, la religion, la philosophie et bien sûr la morale. Les faits qui sont à l'origine des événements les plus importants de la vie des mortelles, soit qu'ils sont significatifs ou anodins, sont gouvernés par le hasard et l'idée que les gens maîtrisent leur chemin est subjective sans avoir un support réel. Mais l'homme reste au centre de son Univers, il est en relation avec tout ce qui est parfois au-delà de lui. Jean-Claude Barreau montre :

« Ainsi l'homme doit-il être en relation avec ce qui est « au-dessus », ce qui est « autour » et ce qui est « au-dedans » de lui.

C'est pourquoi religions et idéologies tirent leur force d'explorer les dimensions vitales de l'homme.

Le Judaïsme et l'Islam ont, certes, connu de grands mystiques sensibles à la présence immanente de Dieu ; ils n'ont pas négligé non plus la vie sociale de l'homme ; mais en schématisant un peu, on peut dire qu'ils éclairent surtout la dimension verticale de notre psychologie et la transcendance de l'Absolu ; Dieu y est maître, y est père. » (BARREAU, 1971, 68).

Selon ces mots, L'Homme connaît pendant son existence trois dimensions : la dimension verticale, horizontale et intérieure et elles sont nécessaires à son épanouissement. « Ces trois dimensions psychologiques sont nécessaires à l'épanouissement de l'homme. Si l'homme refuse la dimension verticale, il reste un adolescent, un révolté contre le père ; il ne peut assumer son passé ni son patrimoine ; il ne peut accepter aucune autorité. [...] Si l'homme refuse la dimension horizontale, il reste un petit enfant étranger au vaste monde, aux grands mouvements universels, insensible aux exigences de justice et horrifié par les révoltes légitimes contre l'oppression et la misère. [...] Si l'homme refuse la dimension intérieure, il devient un être superficiel et vain, vivant à la périphérie des choses. Il ne peut négliger ce que Kierkegaard appelait « la profondeur de l'existence » sans tomber dans le somnambulisme si bien décrit par un des slogans de mai 1968 : < Metro, boulot, dodo > ». (BARREAU, 1971, 66-67).

L'idée qui s'en dégage c'est que la dimension spirituelle est très importante dans la formation et la continuité du « moi » humain, une dimension sans laquelle les hommes seraient des êtres robotisés. Cette recherche de l'élément spirituel inclut l'espoir et la croyance dans une vie après la mort, une transcendance dans laquelle la plupart des hommes croient.

Dans cette perspective, l'idée de l'immortalité est très répandue dans toutes les religions, dans toutes les pratiques culturelles, mais la manière dont les divers peuples envisagent la mort ou se rapporte à elle est très différente. En ce qui concerne la mort, il y a deux filières de pensée : la première présente l'espoir d'une vie après la mort, comme un passage, une continuation de la vie qui provoque dans les mentalités stupeur et tremblement et la deuxième, spécifique à la littérature, la vie éternelle, mais la vie dans ce monde que cherche le Prince de *Jeunesse sans Vieillesse* ou Ivan de *Ivan Turbincă*. Dans ces deux contes de fées roumains il n'y a pas l'idée de Vie après la Mort, car pour le Prince, la Mort vient, l'attrape et le porte dans son Empire de ténèbres tandis qu'Ivan

réussit, à la suite d'une lutte acharnée, de la vaincre. Et même dans les autres religions, chez les autres peuples qui croient dans l'incarnation, l'immortalité est conçue comme un retour dans le plan terrestre (le charnel est propre à la vie terrestre).

En Egypte ancienne les pratiques pharaoniques comme cérémoniels du culte funéraire représentent une forme de conserver le corps humain, en imaginant que si le corps humain reste intact alors l'esprit pourra être conservé quelque part dans sa proximité. Les Egyptiens considéraient l'âme immortelle en s'imaginant qu'après la mort elle s'envole et prend des formes d'animaux.

Parmi les premiers peuples qui se croyaient immortels (après les tribus préhistoriques) on peut considérer les Thraces, selon les paroles d'Hérodote, « leur croyance était qu'ils ne meurent pas et que celui qui meurt s'envole vers Zalmoxis, un être divin (daimon), connu également sous le nom de Gebeleizis (une divinité de l'orage ou surtout une divinité des Cieux). (ELIADE, 1992, II, 172)

L'Antiquité grecque partage une autre vision, considérant que les dieux peuvent rester immortels. Pour les autres mortels, l'existence se déroule entre la naissance et le moment du décès, donc entre la vie et la frontière de la mort. Plus tard, chez les Grecs va apparaître le courant orphique qui plaide pour la pérennité de l'âme humaine comme signe de l'immortalité existentielle.

Tout comme chez les Grecs, chez les Romains le concept de l'immortalité s'adresse seulement aux divinités. D'ailleurs, dans la Rome antique, on fait la distinction entre hommes et Dieux. Et pourtant, il y a des théories conformément auxquelles les hommes, au moment de leur mort, laissent-ils survivre leur âme qui devient immortelle.

Entre les peuples primitifs il y avait la croyance dans l'immortalité de l'âme et on croyait que les chamans sont des personnes avec des pouvoirs spéciaux, étant capables de communiquer avec les morts. Dans le folklore gold, les chamans pouvaient ressusciter les morts récents et il y a aussi des légendes toungouses qui racontent le vol réel et lent des morts par le tuyau de cheminée pour la fumée (DELABY, 2002). Mircea Eliade complète : « On voit, à ces quelques exemples, que le symbolisme et les mythologies du < vol magique > débordent le chamanisme *stricto sensu* et lui sont antérieurs ; ils appartiennent à l'idéologie de la magie universelle et jouent un rôle essentiel dans beaucoup de complexes magico-religieux. ... Le < vol magique > des Souverains révèle la même autonomie et la même victoire sur la Mort ». (ELIADE, 1968, 374)

En ce qui concerne le Bouddhisme, considéré, par Mircea Eliade « la seule religion dont le fondateur ne se considère ni le prophète de Dieu, ni son messager, et qui, de plus, repousse l'idée même de Dieu comme être suprême » (ELIADE, 1992, II, 73), on peut montrer que Bouddha (Celui qui se Réveille) est né comme un personnage de conte de fées (il a choisi lui-même ses parents) ou comme Jésus (sa conception a été immaculée, il est entré dans la hanche droite de sa mère sous la forme d'un éléphant ou d'un enfant de six mois). La naissance de Bouddha a lieu dans un jardin ; sa mère s'accroche de la branche d'un arbre et le bébé sort de sa hanche droite tandis que la naissance de Jésus a lieu toujours, au milieu de la nature, dans les crèches. Une fois venu au monde, Bouddha fait sept pas vers le nord et rugit comme un lion : « Je suis le plus haut du monde, je suis le meilleur au monde, je suis le plus vieux du monde ; c'est ma dernière naissance ; je n'aurai pas une autre existence. » (ELIADE, 1992, II, 74). Le mythe de la naissance de Bouddha précise qu'il avait des qualités exceptionnelles et qu'après sa naissance il a réussi à transcender le Cosmos et à abolir l'espace et le temps, en devenant le plus ancien du monde. De plus, Bouddha possède des qualités spirituelles qui sont communes avec celles de Jésus : il va devenir une sorte de Maître qui sera suivi par des disciples pour prêcher la religion bouddhiste. Il déclare devant ses disciples au moment où il se décide pour le Grand Départ qu'il avait longuement médité sur la Vieillesse, la Maladie et la Mort et qu'il se propose de sauver le monde de ces malheurs. Malgré le fait que Bouddha n'a jamais accepté de considérer ses savoir-vivre comme un système, ses disciples croyaient dans une post existence au Paradis, suivie d'une réincarnation supérieure.

Dans la tradition chrétienne, la seule personne qui est acceptée comme immortelle reste Jésus, comme un symbole de la pérennité humaine, un symbole qui rejoint les hommes, l'humanité

toute entière, par sa profondeur de la douleur et l'amour pour les mortels. Selon Lui, L'Immortalité doit être conçue comme une expérience vécue qui nous prépare pour la vie éternelle où toute dimension temporelle disparaît, les gens sont jugés selon les faits qu'ils ont commis sur cette terre.

L'immortalité est donnée donc par la somme de nos pérennités sur la terre. Jésus, conformément à la Bible, est mort et enterré, mais il est ressuscité le troisième jour après son enterrement. Voir, par exemple, une chanson qui se chante aux Pâques :

1. Au matin de Pâques,
Sans faire de bruit,
Alors que pour nous l'espoir s'était enfui,
Christ est ressuscité !

2. Qu'exultent la terre et l'univers entier !
La mort est vaincue et l'enfer dévasté,
Christ est ressuscité !

(Jésus, ressuscité des morts, *Paroles et musique* : G. du Boullay)

La Théologie et le *kérygme* de l'apôtre Pavel présente l'expérience extatique éprouvée par celui-ci en route vers Damas « D'une part, il réanimait en Celui Ressuscité, Messie, le Fils envoyé de Dieu pour que les hommes soient libérés de péché et de la mort. D'autre part, la conversion établit un rapport de participation mythique avec Jésus. Pavel interprète son expérience comme analogue de crucifiement. » (ELIADE, 1968, 317)

Apparemment, l'idée de l'immortalité de l'âme apparaît dans les traditions culturelles des divers peuples et représente un modèle culturel spécifique. Dans la tradition culturelle roumaine, il y a un conte de fées culte célèbre, *Jeunesse sans vieillesse et Vie sans mort*, de Petre Ispirescu. Ce conte de fées culte est plus proche du mythe que d'une histoire unique car les événements sont prodigieux, terrifiants et ne pourraient absolument pas s'appliquer à de simples mortels. Mais, tout comme dans les contes de fées, on peut souligner le caractère miraculeux des événements, parce qu'ils sont relatés en tant que tels. Et, tout comme dans les mythes, la conclusion du conte de fées *Jeunesse sans vieillesse et Vie sans mort* est tragique. En fait, *Jeunesse sans vieillesse et Vie sans mort* parle du mythe de la jeunesse éternelle. Le voyage du Prince éveille des réactions intellectuelles et affectives puissantes chez le lecteur (qu'il soit enfant ou adulte) à tel point qu'il peut subir une expérience cathartique. Le fils d'un roi riche, qui allait naître, à la suite des prières de ces parents, refusait de venir au monde et ne cessait de pleurer. Désespéré, après lui avoir fait plusieurs promesses matérielles, le Roi-père lui promet de lui donner un cadeau qu'il ne possède pas, malgré son immense richesse : *la jeunesse sans vieillesse et la vie sans mort*. Lorsque le Prince devient adolescent, il exige que son père respecte sa promesse et au moment où le Roi lui avoue que malgré son pouvoir il ne peut pas le faire, le Prince décide d'aller chercher lui seul le don promis. Après sa décision, le Prince se prépare pour ce voyage initiatique à travers le monde, à la recherche de cet élixir de la vie éternelle, en prenant un cheval, le plus morveux, qui se transforme dans un cheval ailé. C'est un mythe fantastique, mais plein d'apprentissages significatifs. Le fils errant qui traverse le monde à la recherche d'une chimère va rentrer chez lui au moment où déjà les siens, ses proches sont disparus, le château est en détresse et il rencontre la Mort. À quoi bon errer dans le monde à la recherche des chimères au lieu de vivre sa vie en dignité, comme tout homme mortel ?

Dans l'œuvre *Le sentiment roumain de l'être*, après la lecture de ce conte de fées Constantin Noica manifeste son grand étonnement pour « cette rigoureuse affirmation ontologique » et surtout pour « ce cadeau inespéré de notre culture folklorique amené à l'humanité » (NOICA, 1978, 104). Le grand penseur et philosophe roumain fait référence à une autre étude de Lazăr Șăineanu « Les contes de fées roumains comparés avec les légendes antiques classiques et en relation avec les contes de fées des peuples voisins et de tous les peuples roumains, » (ȘĂINEANU, 1895) en remarquant la conclusion de celui-ci conformément à laquelle « Jeunesse sans vieillesse développe un sujet inabordable jusqu'à Ispirescu dans la littérature folklorique européenne. (NOICA, 1978, 359)

L'analyse réalisée par Noica impressionne par son lyrisme philosophique, par sa méditation profonde sur la vie, sur la maternité, par le recours à l'instance comique et surtout par les aspirations qu'un enfant né dans des conditions spéciales avec des promesses spéciales aura à l'avenir un destin spécial et imprévu. (NOICA, 1978, 359)

« Lorsque, au début des années '70, on a fait paraître l'interprétation de Noica à la *Jeunesse sans Vieillesse et Vie sans Mort*, nous, ceux de son entourage, avons éprouvé le sentiment d'être contemporains d'un événement. A mon avis, rarement dans l'histoire d'une culture deux œuvres se sont appuyées si forcément l'une l'autre. Qui y était le plus important ? Le conte de fées qui avec ses sous-entendus, qui le faisait crédible, réussissait à illustrer et transformer dans une histoire, la pensée philosophique de Noica ? Ou l'interprétation qui prêtait au conte de fées une dignité jamais connue jusqu'à ce moment ? Mais, en réalité qu'est-ce qu'il y a de plus important maintenant pour quelqu'un qui les lit ou les entend ensemble ? L'important c'est que, tous les deux, ensemble, réussissent à transmettre quelque chose d'extraordinaire : pour les mortels la vie ne devrait avoir un sens qu'après le moment où elle a été validée par l'échec de l'immortalité. »¹

Entre les héros immortels des contes de fées, un rôle particulier est, sans doute, occupé par Ivan Turbincă, l'un des personnages créés par l'écrivain roumain Ion Creangă. D'un homme simple, qui rentre chez soi après son stage militaire, à la suite d'une rencontre providentielle avec Dieu et Saint Pierre, Ivan Turbincă devient une figure mythique, qui va mener une existence ambivalente, pendulant entre Paradis et Enfer. Il réussit à duper la Mort, maintes fois, soit aux Portes du Paradis, soit sur la Terre, car il sait à trouver les vulnérabilités de celle-ci, grâce aux principes sacres. D'ailleurs la dernière phrase du conte est mémorable : « De la sorte, oublié par la Mort, Ivan a vécu à travers les siècles et peut-être qu'il continue de vivre même aujourd'hui, si par hasard il n'est pas mort entre temps ! »

De là, la conclusion que la fin du conte de fées est destinée à maintenir l'optimisme des mortels, avec la croyance que les cieux s'ouvrent pour tous ceux qui font des faits et des gestes en pensant à leur semblable.

On constate que les contes de fées sont pleins de résurrections et de merveilles au-delà desquelles on a la sensation que la vie et la mort sont deux états antithétiques, mais, sur le pont qui les sépare, le passage peut se faire dans le double sens. Pensons à la *Blanche Neige*, la belle et charmante princesse obligée par sa marâtre de quitter son château, abandonnée dans la forêt. Pour toute autre personne, cet abandon parmi les bêtes sauvages pourrait être fatal, mais Blanche Neige, par son charme personnel, avait emprunté dans son destin le nimbe de la beauté, de la bonté et elle réussit à se sauver dans la nuit, dans la forêt, jusqu'à ce qu'elle arrive dans la maisonnette de sept nains. Pourtant, elle va dépasser un autre pont entre la vie et la mort, au moment où elle va goûter de la pomme empoisonnée, donnée par sa mère méchante, déguisée. Et au moment où elle était déposée au cercueil, dans les montagnes, le bisou du Prince allait la ressusciter.

En fait, les cadres, les endroits que les personnages de contes de fées traversent - les forêts, les rivières, les montagnes, les ténèbres - ne font que les rendre plus forts, les préparer pour d'autres essais en ayant un rôle de catharsis dans leur immortalité. En *Mythes, rêves et mystères*, Mircea Eliade montrait que « L'immortalité ne doit pas être conçue comme une survivance *post-mortem*, mais comme une situation qu'on se crée continuellement, à laquelle on participe dès maintenant, dès ce monde-ci. »²

L'opposition vie / mort est surprise dans plusieurs romans célèbres, du *Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas, jusqu'à *Tous les gens sont mortels* de Simone de Beauvoir, de *La Prochaine fois* de Marc Levy à *Cent ans de solitude* de Gabriel Garcia Marquez ou *L'immortel*

¹ Gabriel Liiceanu, à l'occasion de lancement de l'audiobook, <http://www.humanitas.ro/humanitas-multimedia/tinerete-fara-batranete-si-viata-fara-de-moarte>.

En cet article, les traductions de fragments littéraires de roumain en français appartiennent à Cristina Tamas.

² *Apud* Bușe, dett.ubbcluj.ro

d'Olivier Giesbert. Le grand mérite de ces auteurs est d'avoir créé des personnages remarquables, particuliers dont le mystère les transforme en immortels au moins pour leurs lecteurs

Dans son roman extrêmement intéressant *Tous les gens sont mortels*, une méditation sur le pouvoir, l'amour, l'histoire, Simone de Beauvoir fait une plaidoirie pour l'immortalité. C'est en même temps un roman philosophique et fantastique car le sujet est tissé autour d'un personnage étrange qui connaît seulement le passé sans s'intéresser de son avenir. L'action historique commence au Moyen Age dans une Italie soumise à la violence et aux luttes internes pour la suprématie de quelques villes : Venise, Pisa, Florence auxquelles s'ajoutent Carmona et Villana. Grâce à un élixir, le conte Fosca devient immortel. Personne de la famille ne veut avaler la potion sauf le tyran Fosca qui est séduit par l'idée. Au fond, Fosca ne se sent pas menacé par la mort, de plus il n'est pas obsédé par la mort physique, mais par l'idée que par sa mort, son projet prendra fin lui aussi. Chez Fosca, l'immortalité représente une question d'option et, dans ces circonstances, elle est assumée et définitive.

Ce qui est très intéressant et qui fait que Fosca ressemble au Prince d'Ispirescu, de *Jeunesse sans vieillesse et Vie sans mort*, est que tout comme le Prince, Fosca, même s'il est devenu immortel et possède un temps illimité, ne peut rien faire pour sauver la vie des membres de sa famille.

Tour à tour, Catherine, son épouse, son petit-fils Armand vont le quitter sans que Fosca puisse les aider, sans qu'il puisse les sauver. Mais une fois devenu unique au monde, Fosca devient libre et maître absolu de ces forces, de son pouvoir. Désormais, il n'aura personne à défendre, personne à protéger. Il pourra manifester sa tyrannie sans être jugé, en étant dépourvu de sentiments ou d'humanisme. Mais, à travers les siècles, il se rend compte de son impossibilité de contrôler le temps, l'espace ou les catastrophes naturelles et en absence des autres il se sent inutile, éperdu, insensible, vidé de tout sentiment, de tout désir.

« C'était Paris, c'était le monde ; j'étais libre, libre entre la terre et le ciel et les murs gris de l'horizon. » (BEAUVOIR, 1946, 496)

Il est hospitalisé dans une maison des fous, malgré le fait qu'il est convaincu qu'il n'est pas fou, mais qu'il est immortel. En échange, après les siècles qu'il a traversés, il se sent fatigué, séché de sentiments, rien de ce monde n'incite plus sa curiosité:

« Un homme de nulle part, sans passé, sans avenir, sans présent. Je ne voulais rien ; je n'étais personne. Je n'avançais pas après pas vers l'horizon qui reculait à chaque pas ; les gouttes d'eau jaillissaient, retombaient, l'instant détruisait l'instant, mes mains étaient à jamais vides. Un étranger, un mort. Ils étaient des hommes, ils vivaient. Moi je n'étais pas des leurs. Je n'avais rien à espérer. Je franchis la porte. » (BEAUVOIR, 1946, 521)

L'idée de voyage dans le temps apparaît dans le roman *La prochaine fois* de Marc Levy dans un dialogue qui met en premier plan la recherche permanente du temps, par opposition à la fuite de temps. La femme que Jonathan rencontre par hasard, professeur à l'Université Yale, lui explique qu'elle fait des recherches dans une nouvelle maladie, le syndrome « déjà vu », qu'elle considère une manifestation de la mémoire car elle était convaincue de l'existence des vies antérieures. A son avis, la manière de percevoir le temps est fautive, car, disait-elle, « Le temps est une dimension pleine de particules d'énergie. Chaque espèce, chaque individu, chaque atome traverse cette dimension d'une manière différente. Peut-être, un jour, je vais démontrer que le temps englobe l'univers, et pas inversement. » (LEVY, 2011, 31)

Après cela, elle parle à Jonathan de ses angoisses, des explorateurs célèbres qui ont voyagé dans le temps et de ceux qui continuent à faire des découvertes et qui réussiront à découvrir les voies de l'univers, à amener nos âmes à la lumière. « Nous, nous pouvons voir la vie lorsque notre corps nous quitte. » (LEVY, 2011, 33) L'idée de cette étrange conversation est que la source de la vie est au-delà du temps, et qu'elle est donnée par un sentiment extrêmement fort comme l'amour.

L'exceptionnel roman de Garcia Marquez, *Cent ans de solitude*, réussit à faire revivre le réalisme littéraire en rétablissant une filiation narrative qui avait commencé au Moyen Age. Le roman englobe tous les sentiments humains possibles à partir de la haine jusqu'à l'amour, de la

jalousie jusqu'à la tendresse. Mario Vargas Llosa montre que dans ce roman Marquez a réussi à présenter tout ce qu'il y a dans le comportement, la mémoire, la fantaisie ou les chimères des gens, de faire de la narration un objet verbal qui reflète le monde tel qu'il est : multiple et océanique (VARGA LLOSA, en MÁRQUEZ, 2002, 4). Il est important d'évoquer ici le moment de lucidité d'Auréliano, qui ignore ses ancêtres et ses morts, convaincu que dans les manuscrits de Melchiade on n'écrit rien de son destin. Et lorsqu'il commence à déchiffrer à haute voix l'histoire vive et réelle de la famille écrite par Melchiade dans les plus menus détails, avec une anticipation d'une centaine d'années, il se trouve dans l'embarras de ses options. Il se rend compte que le manuscrit était en sanscrite, sa langue maternelle, mais ce qui est vraiment étonnant c'est le fait que Melchiade réussit à concentrer les événements passés pendant cent ans dans des épisodes qui se passent simultanément dans un instant. Poursuivi par le sentiment de curiosité, Auréliano feuillette le manuscrit, en essayant de le déchiffrer et d'arriver au présent (il s'impose même d'ignorer certaines pages, pour y arriver le plus vite possible). Mais avant d'arriver à la fin, il se rend compte qu'il est prisonnier sans le vouloir, qu'il ne va jamais quitter la chambre car il était prévu dans cet empire des glaces et des mirages que le secret des manuscrits devrait être gardé à jamais, car pour les générations condamnées à cent ans de solitude il n'existe plus une autre chance.

De l'autre côté, Nortatem, le personnage principal du roman *En nous la vie des morts*, de Lorette Nobécourt représente l'isolement, un isolement choisi par le personnage, une sorte d'ascèse qu'il assume après le suicide de son meilleur ami pour découvrir une nouvelle vision du monde.

La décision de vivre dans une maison isolée, au milieu de la forêt représente pour Nortatem plonger dans l'abîme après avoir braqué les yeux vers le ciel, dans une sorte de métamorphose, grâce à ses lectures d'un mystérieux Livre 7, lectures métaphysiques par excellence.

« A cinquante mètres au-dessous du niveau de la mer, on ne souffre plus. L'oxygène pur annihile toute douleur. Le cœur bat à huit pulsations par minute. Je suis sûr qu'il y a là une vie d'une matière insoutenable.

Peut-être ne peut-on pas s'installer doucement dans une nouvelle vision du monde, peut-être faut-il chuter d'un seul coup de braquer les yeux vers le ciel pour tenter d'en saisir une représentation neuve ? Peut-être faut-il passer de la surface à la profondeur la plus totale, sans apprivoiser notre peur des grands fonds, là où l'on ne soupçonne aucune lumière. Muter. Peut-être est-ce cela qu'il faut, oui. Mais comment ?

Je suis encore à la surface, avec dans la poitrine de gros sanglots, comme des truites qui remuent lentement sous mon plexus. Et pourtant, je crois que je vais pleurer bientôt. » (NOBECOURT, 2006, 9)

Après chaque lecture du Livre 7, des histoires où les personnages ont un âge dont la somme représente le chiffre 7, Nortatem se rend compte que « Dieu est bon de lui faire un signe. » (NOBECOURT, 2006, 11) et il devient immortel paradoxalement par le sentiment de « vivre sa vie ».

Nortatem éprouvait le sentiment que la vie serait encore plus merveilleuse qu'il ne l'avait imaginé, si l'on a le temps de devenir conscient de la présence de l'univers et de l'infini, comme des endroits où chacun peut trouver son point d'appui, son cercle. Il y a dans le roman un moment qui rappelle la philosophie de vie du Prince de *Jeunesse sans Vieillesse et Vie sans Mort* :

« [Nortatem] regardait chaque individu avec les yeux d'un 'enfant aux cheveux blancs', comme s'il eût entre les mains les clefs d'un alphabet qu'il informait par des nouveaux signes et de nouvelles lettres. Il observait le monde en témoin, sans juger ni maudire. » (NOBECOURT, 2006, 388)

En échange, la vie coule, l'existence de chacun a sa valeur particulière et humaine et la lettre émouvante d'Irène est la lettre d'une femme qui quitte ce monde et dont les mots sincères et sensibles ont la valeur d'un testament :

« Mon fils,

Il existe un amour au-delà tel qu'il est enseigné, et qui embras(s)e l'univers entier. Et toi aussi tu es l'univers. Je voulais te remercier de ce que tu m'as donné car tu as illuminé ma vie dans

la joie. Je te souhaite que tu connaisses cette joie et la paix d'aimer où l'on devient profondément qui l'on est, non plus un sentiment, mais l'état même de l'être.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Tu sauras, un jour, à quel point je t'ai aimé, à quel point je t'aimerai encore même quand je ne serai plus là.

Irène, ta maman.» (NOBECOURT, 2006, 381)

En guise de conclusion

L'immortalité peut apparaître sous diverses formes dans les concepts bibliques et dans la littérature, comme un état d'esprit ou un état d'âme, comme une manière de traverser le temps et affronter l'espace. Les personnages que nous avons analysés ici sont, en général, des êtres forts : le tyran Fosca, inflexible et implacable dans ses pensées, le courageux Prince de *Jeunesse sans Vieillesse et Vie sans Mort*, la merveilleuse Princesse de *Blanche Neige*, le brave Ivan, d'*Ivan Turbinca*, l'étrange Nortatem de *En nous la vie des morts*. Par cette auréole de l'immortalité ils ont réussi à dépasser la notoriété de leur auteur et de se forger une indépendance propre. Et même s'ils réussissent à pénétrer les ténèbres, les désastres, les calamités et les ombres des siècles, ils restent immortels pour eux-même car dans la conscience collective ils peuvent apparaître parfois comme des héros de la littérature, étranges ou fous.

Bibliographie

1. Corpus de textes

BEAUVOIR, Simone de, *Tous les hommes sont mortels*, Éditions Gallimard, Paris, 1946.

CREANGĂ, Ion, *Povești. Amintiri. Povestiri*, Ediția a IV-a, Prefață și tabel cronologic de Al. Piru, Editura Minerva, București, 1980.

GÁRCIA MÁRQUEZ, Gabriel, *Un veac de siguranță*, Editura Rao, București, 2002.

GRIMM, Iacob, GRIMM, Wilhelm, *Povești*, Ediție îngrijită de Tiberiu Utan, Editura Ion Creangă, București, 1982.

ISPIRESCU, Petre, *Basmele românilor*, Editura Polirom, Iași, 2012.

LEVY, Marc, *O alta viață*, titre original *La prochaine fois*, Editura Trei, Bucuresti, 2011.

NOBÉCOURT, Lorette, *En nous la vie des morts*. Roman, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 2006.

2. Bibliographie théorique

BARREAU, Jean-Claude, *Qui est Dieu*, Paris, Éditions de Seuil, 1971.

BUȘE, Ionel, *Mythes et symboles de la mort initiatique dans les contes de fées: quelques aspects à découvrir*, « Phantasma », dett.ubbcluj.ro

DELABY, Laurence, *Șamanii tunguși*, Cluj-Napoca, Editura Dacia, 2002.

ELIADE, Mircea, *Istoria credințelor și ideilor religioase*, Vol. I-III, Editura Universitas, Chișinău, 1992.

ELIADE, Mircea, *Le Chamanisme*, Editions Payot, Paris, 1968.

ELIADE, Mircea, *Mythes, rêves et mystères*, Editions Folio, Paris, 1989.

NOICA, Constantin, ISPIRESCU, Petre, LIICEANU, Gabriel, *Petre Ispirescu - Tinerețe fără batrânețe și viață fără de moarte / Constantin Noica - Basmul ființei și "tinerețe fără batrânețe"* (audiobook), 2008.

ȘĂINEANU, Lazăr, *Basmele române. În comparațiune cu legendele antice clasice și în legătură cu basmele poporeloru învecinate și ale tuturor poporeloru romanice. Studiu comparativu*, Lito-tipografia Carol Göbl, Bucuresci, 1895.